

Lenz démultiplié

Lenz

Louise Vigeant

Number 99 (2), 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26121ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigeant, L. (2001). Review of [Lenz démultiplié : *Lenz*]. *Jeu*, (99), 58–60.

LOUISE VIGEANT

Lenz démultiplié

L'adaptation d'une œuvre littéraire au théâtre représente toujours un défi. Rodrigue Villeneuve en sait quelque chose, lui qui s'est déjà attaqué, entre autres, aux *Frères Karamazov* de Dostoïevski¹. Cette fois, il s'est intéressé à la nouvelle inachevée de Georg Büchner, *Lenz*, que l'auteur allemand aurait écrite en 1835. Mais alors que le metteur en scène s'était déjà engagé dans un travail de réécriture qu'exige la transposition au théâtre d'une histoire romanesque, ici, il a décidé de faire entendre le texte intégralement, par un « personnage-récitant ».

Voilà une manière de régler le problème de la représentation de l'instance narrative ! En effet, dans son *Lenz*, Rodrigue Villeneuve imagine un jeune homme se réfugiant dans une chambre d'hôtel anonyme pour se réciter le texte de Büchner. Il le connaît par cœur et, de fait, ce texte se substituera à sa propre parole. Il n'aura d'autre discours que celui de l'autre, ce Lenz, poète en proie à la folie qui, un jour, a fui dans la montagne pour retrouver un pasteur devant l'aider à trouver la paix.

De la course du personnage de Büchner à travers la nature, où la forêt est dense, où les nuages « arriv[ai]ent au galop comme des chevaux sauvages² » et où tout semble opprimer le marcheur, le spectateur n'aura donc que le récit. Mais quel récit ! D'entrée de jeu, Dominic Théberge, un jeune comédien que l'on devrait voir plus souvent, a créé un personnage inquiétant et touchant à la fois. Par un jeu très physique, où cris, rires et sauts se conjugaient en une danse frénétique, il a su montrer le terrible trouble qui habitait son personnage.

Bien sûr, l'on reconnaît immédiatement l'exaltation des romantiques allemands du mouvement *Sturm und Drang*, la tempête (ou l'orage selon les traductions) et la passion se rencontrant pour mieux perdre l'homme. Reprenant à son compte la quête effrénée de sa raison de vivre et ressentant la même peur de ne pas y parvenir, le personnage revit les mêmes terreurs que Lenz. Comme lui, il frôlera la folie.

S'appropriant littéralement ses mots, le jeune homme les fait siens et, derechef, ils ne peuvent que dire sa propre angoisse. La distance que devrait créer l'emploi de la troisième personne concourt en fait à installer l'effet de dédoublement. Et la mise en scène, en tablant sur les contrastes et les oppositions, accentue l'image de la schizo-

Lenz

TEXTE DE GEORG BÜCHNER ; ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE DE RODRIGUE VILLENEUVE. SCÉNOGRAPHIE : HÉLÈNE ROY ; CONCEPTION SONORE : DANIEL CHARLEBOIS ; ÉCLAIRAGES : DENIS GUÉRETTE. AVEC DANY LEFRANÇOIS ET DOMINIC THÉBERGE. PRODUCTION DES TÊTES HEUREUSES, PRÉSENTÉE AU PETIT THÉÂTRE DU PAVILLON DES ARTS DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI DU 16 NOVEMBRE AU 3 DÉCEMBRE 2000.

1. Lire son article dans notre dossier sur l'adaptation, « Les entraves nécessaires », dans *Jeu* 96, 2000.3, p. 154-161.

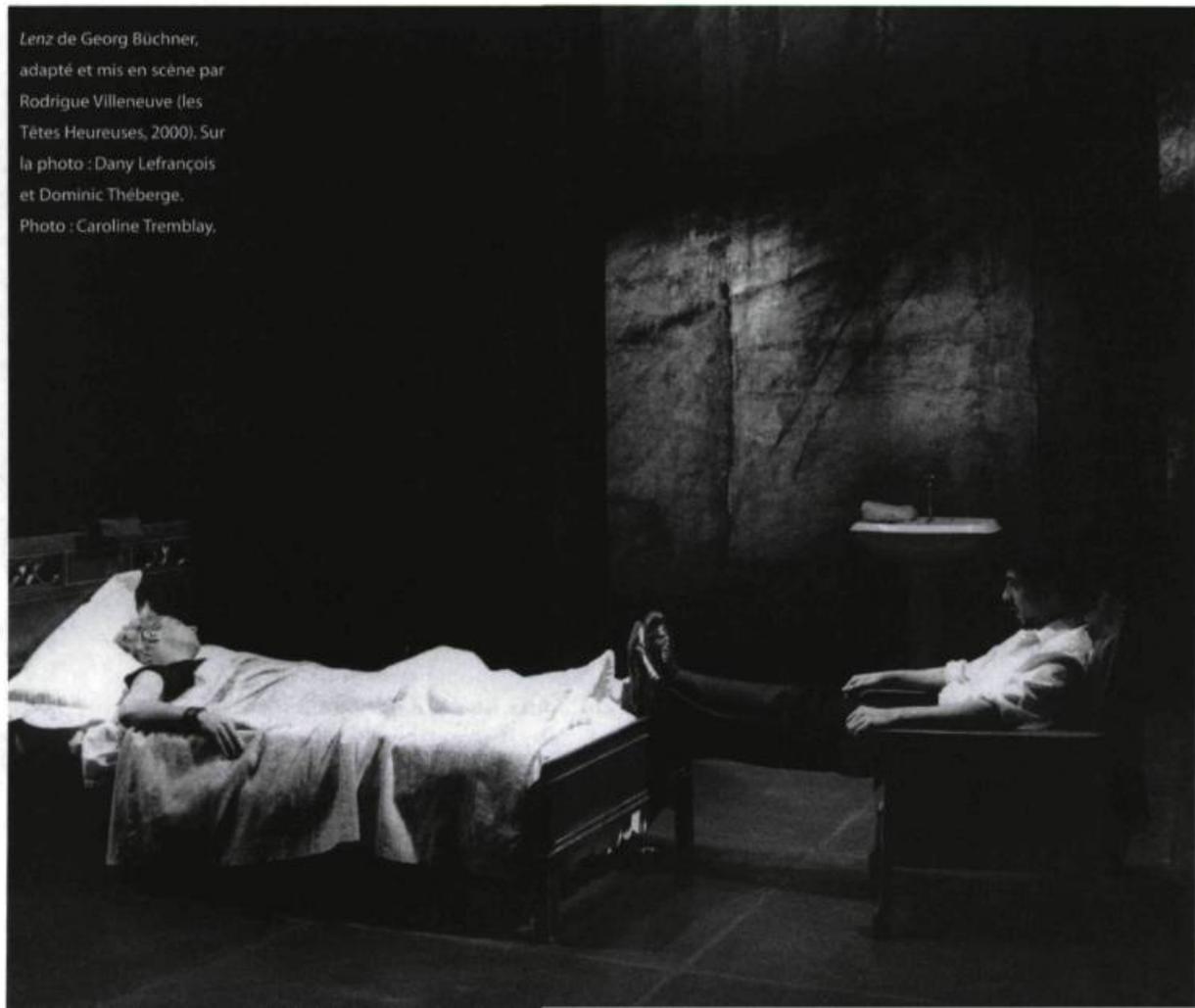
2. Georg Büchner, *Lenz*, traduction de Lionel Richard, Éditions Mille et une nuits, 1997, p. 8. Je dois préciser que ce n'est pas cette traduction qu'a privilégiée Rodrigue Villeneuve.

phrénie. Alors que, dans le récit, le personnage dégringole des pentes, le comédien est sur son lit ; alors que la nature se fait immense et écrasante, tout se passe ici dans une chambre close. Tantôt le rythme du jeu va à l'encontre de la description, tantôt la gestuelle se marie à l'unique ligne musicale : Bach interprété par Glenn Gould.

Le dédoublement, pourtant déjà bien senti, est accentué par la présence d'un *alter ego* qui traverse l'espace de temps à autre. Mais comme Dany Lefrançois n'était pas très convaincant dans ce rôle, j'aurais préféré que la mise en scène fasse totalement confiance au texte pour laisser voir la pathologie du poète plutôt que de l'illustrer par des apparitions impromptues de cet « autre », dont, par ailleurs, le costume contemporain se mariait somme toute assez mal avec l'ensemble et laissait trop croire à une volonté de « ramener le drame à notre époque ». Le spectacle, s'appuyant sur le jeu très fort du comédien principal, n'avait pas besoin de cet ajout.

La chambre où se réfugie le personnage sera le lieu de tous les tourments : quête spirituelle et fantasmes sexuels. La scénographie, signée par l'artiste visuelle Hélène Roy, créait une ambiance propice aux rêves et aux atermoiements. Bien que les couleurs

Lenz de Georg Büchner,
adapté et mis en scène par
Rodrigue Villeneuve (les
Têtes Heureuses, 2000). Sur
la photo : Dany Lefrançois
et Dominic Théberge.
Photo : Caroline Tremblay.



terre assuraient le lien indispensable avec la nature, quelques accessoires – un lavabo, un fauteuil – ancrèrent l'histoire dans la réalité. Sans qu'elle l'ait voulu, à ses dires, Hélène Roy, en dessinant une sorte de ligne ondulée à quelque deux mètres du sol et courant le long des murs, sûrement inspirée en cela par certaines anciennes chambres, a tracé le profil de montagnes, rejoignant ainsi la description que fait Büchner du trajet parcouru par Lenz. L'effet était des plus réussis. Ce décor m'a semblé en parfait accord avec le propos : on y sentait à la fois le clos et l'appel vers l'extérieur, le chaud et le froid, le rassurant et l'incertain. Et la translucidité des parois s'accordait parfaitement avec l'instabilité du personnage.

Rodrigue Villeneuve a su bien diriger son acteur principal, qui a captivé le spectateur du début à la fin du spectacle. Rires et cris s'enchaînaient, ponctués de silences réparateurs ou inquiétants, de va-et-vient anxieux. La tension était constante, et le public retenait son souffle devant cette manifestation de la fragilité d'un homme. Dominic Théberge avait le défi d'illustrer l'envahissement progressif de la folie : qu'il eût l'attitude de l'enfant qui s'enrage, par moments, ou qui joue, l'air faussement innocent, qu'il eût ces regards perdus et cette gestuelle lente des désespérés, toujours le spectateur adhérait à son personnage.

La déchirure chez le poète était palpable. Toutefois, elle serait restée plus poignante si l'on n'avait pas décidé, à un moment donné, d'illustrer aussi concrètement la peur de la perte totale par une scène de fellation trop explicite. Alors que le poète rêve à une femme aimée, mais qui en aime un autre, l'*alter ego* en jouit. Par ailleurs, mêlant quête de l'amour, de la femme, assurance en soi et quête de Dieu, Lenz tente, dans un geste insensé, de ressusciter une jeune fille du village voisin qui porte le même nom que celle qui le rejette, pour conclure, devant l'inévitable échec d'une telle entreprise, en l'inexistence de Dieu. La supersposition de l'érotisme et de la quête religieuse aurait nécessité, à mes yeux, un traitement plus subtil.

Les qualités de cette production des Têtes Heureuses l'emportent toutefois, malgré cette réserve. En effet, le travail de lecture et d'interprétation de cette nouvelle, mené avec sensibilité, a donné un spectacle émouvant où chaque spectateur a pu sentir ses propres peurs s'exprimer dans le corps de ce Lenz, malade de la vie. La souffrance pouvait entraîner la désespérance. Cependant, dans la mise en scène de Villeneuve, à la fin, subsiste une faible lueur d'espoir : l'art, peut-être, pourrait aider l'homme... s'il voulait y croire.

Il faut souligner les activités d'animation qui ont entouré la présentation de ce spectacle. À l'occasion de la création de *Lenz*, Rodrigue Villeneuve, le directeur des Têtes Heureuses, a réuni, durant toute une journée, artistes et spécialistes pour des échanges sur l'auteur, les thèmes, l'adaptation théâtrale. Ainsi a-t-il été question, par exemple, de la folie et du romantisme allemand, tant à la scène qu'au cinéma. En invitant des professeurs à discuter avec des psychanalystes et psychotérapeutes, la scénographe à parler de son œuvre avec une muséologue, des jeunes à lire des lettres de Büchner et à chanter des lieder de Schubert, la compagnie a offert ainsi un bel écho au spectacle. L'Événement Lenz a fait encore une fois la preuve du dynamisme de cette compagnie, qui joue un rôle essentiel à Chicoutimi depuis maintenant vingt ans. **J**

[...] le travail de lecture et d'interprétation de cette nouvelle, mené avec sensibilité, a donné un spectacle émouvant où chaque spectateur a pu sentir ses propres peurs s'exprimer dans le corps de ce Lenz, malade de la vie.